

Entretien avec Armand Gatti Une force de la nature

Michel Vaïs

Number 26 (1), 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28298ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vaïs, M. (1983). Entretien avec Armand Gatti : une force de la nature. *Jeu*, (26), 64–68.



entretien avec armand gatti

une force de la nature

«L'important est d'amener chaque fois davantage de gens non à l'intérieur de nos oeuvres, mais en direction du but que nos oeuvres veulent atteindre.» Armand Gatti, extrait du programme de *la Cigogne*, Théâtre des Amandiers, Nanterre (France), mars-avril 1971.

Peut-on parler, à propos d'Armand Gatti, d'un auteur de théâtre? Comme c'est souvent le cas, l'oeuvre, ou de manière plus générale, les traces, le témoignage laissés par l'écrivain parlent par eux-mêmes. Comme Sartre, Ionesco ou Beckett, Gatti aurait pu être un personnage de son propre théâtre. Ce personnage, dans son cas, n'aurait été ni polémiste, ni insolite ou mort en sursis, mais plutôt enflammé, fervent, incurablement optimiste face à la misère humaine. Influencé sur le plan formel par l'avant-garde des années cinquante, Gatti refuse en effet son constat d'échec. Plutôt que d'«attendre Godot», il décide, comme l'Adamov d'après 1955, d'aller à sa rencontre: de changer le monde. Moins à la manière de Brecht, trop «civilisé» à son goût qu'à celle de son illustre prédécesseur, Piscator.

Plus, peut-être, que chez ses contemporains, la frontière est ténue, chez Gatti, entre ce qui est inventé et ce qui ne l'est pas, entre ses personnages et sa personne. Dans *Gatti aujourd'hui*, Gérard Gozlan et Jean-Louis Pays proposent ce portrait:

«Autant qu'un auteur, Armand Gatti est un personnage, une nature, on pourrait dire une personnalité si ce terme n'avait acquis un sens officiel et pompeux. Sa volubilité, son charme, sa conviction, peu de gens y sont demeurés insensibles. L'homme sait persuader et entraîner. Il paie de sa personne. Dans la vie et le travail, il a l'activité et le dévouement du militant... Toujours disponible, disposé à donner et à recevoir, Gatti ne pêche jamais par indifférence: les humains le passionnent parce qu'il est lui-même passionnant, chaleureux, fraternel. On le prend souvent, lorsqu'il s'excite, en flagrant délit de bégaiement, de mains qui volent, d'éclats lyriques. Humour et tendresse coulent à l'aise, généreusement. Avec tout cela: carrure de manuel, massive, solide, voix forte, prenante en toutes circonstances... Ainsi, c'est la vie qui est frappante chez Gatti... Les rapports entre l'homme et l'oeuvre sont d'une réalité indiscutable.»

Né à Monaco en 1924, de parents immigrés italo-russes, le jeune Armand Dante Gatti connut la vie de bidonville pendant que son père travaillait comme employé municipal affecté à l'entretien et que sa mère faisait des ménages. Très tôt, il apprit à se battre dans les rues quand on le traitait de macaroni ou de peigne-cul ou quand on insultait ses parents. À l'âge de quatorze ans, il voit mourir son père des suites d'une bagarre avec les forces policières, au cours d'une grève. Il n'oubliera jamais cela.

Obligé de gagner sa vie dès onze ans (comme déménageur, puis dans les pompes funèbres, avant d'entrer, comme ouvrier, dans une usine), il parvient malgré tout à passer son baccalauréat en 1941. Sa matière favorite, celle qui symbolisera pour lui le moyen d'échapper à la misère et de retrouver sa dignité, fut le français. Par l'apprentissage forcené de cette langue à ses yeux étrangère, langue qu'il adora comme seul peut le faire un fils de colonisé (le plus grand amour de sa vie, dit-il), il réalisa sa première grande victoire politique et existentielle. Le petit macaroni arriva premier de sa classe en français. Il tenait là sa revanche sur une société qui l'avait toujours méprisé, lui comme les siens. Plus, il savait qu'il pourrait désormais trouver les mots pour le dire. Par la poésie, par le journalisme, par le théâtre.

La guerre, Gatti la parcourut comme on traverse sa jeunesse, avec fougue et détermination. Résistant en Corrèze, trois fois emprisonné et trois fois évadé, il connaîtra l'expérience des camps de concentration. Là, pour raison garder, il composera mentalement des poèmes (en alexandrins, pour mieux les retenir!) et personne, en le voyant faire les cent pas dans sa cellule, les bras croisés, ne se doutera qu'il pianotait en douce sur ses côtes maigrichonnes pour se souvenir des douze pieds de chacun de ses vers... Poésie et action, poésie dans l'action: sa dernière évasion le mènera, comme Hölderlin, de la Baltique à l'Atlantique, dans un pèlerinage à la recherche du soleil. Parvenu ensuite à Londres, il se joint aux brigades parachutistes (les S.A.S.) avec lesquelles il effectue sans le savoir plusieurs opérations-suicides jusqu'à la fin de la guerre.

À la libération, il devient journaliste. On le connaît surtout comme as reporter au *Parisien libéré*, à *Esprit*, *France-Soir*, *Paris-Match*, *l'Observateur*, *l'Express*, *Libération*, où on lui confie d'importantes missions aux quatre coins du globe. Partout, en Chine comme au Guatemala, aux États-Unis comme en Algérie ou en Sibérie, il arrive au coeur de l'événement, qu'il restitue avec maîtrise et sensibilité. Cela lui donne ce qu'il appelle «une conception du monde à l'échelle de la planète».

Initié au cinéma avec Chris Marker, puis s'intéressant au théâtre, il écrit sa première pièce, *le Quetzal*, puis *le Crapaud-Buffle* que met en scène Jean Vilar au Théâtre national populaire en 1959. La même année, en écrivant un émouvant hommage à Gérard Philipe, qui vient de mourir, il abandonne sa carrière de journaliste pour se consacrer au cinéma et au théâtre. Il compose d'abord plusieurs pièces qui lui permettent de «régler ses comptes» avec son passé telles que *la Vie imaginaire de l'éboueur Auguste G.*, où il met en scène le personnage de son père, et *l'Enfant-Rat*, créé à Montréal par les Saltimbanques (et encore injoué en France), où il revit son expérience des camps de concentration. Puis, c'est la période des mini-pièces conçues pour un à sept acteurs, jouables n'importe où, sans décor, transformables à volonté, se présentant ostensiblement comme des textes-prétextes, des déclencheurs d'événements. Certaines de ces «mini-pièces» dureront ainsi... quatre heures et demie! (La vraie mesure du révolutionnaire, c'est la démesure, affirme Gatti.)

Mai 68 survient alors, moment charnière dans la vie de Gatti, dont il avait d'ailleurs annoncé l'importance dans *les Treize Soleils de la rue Saint-Blaise* en mars de la même année. Barricades, mise en question de la culture, rapports humains repensés, tout y était déjà, jusqu'au slogan «sous les pavés, la plage» qui sera repris sur les barricades (les vraies). De plus en plus, il s'orientera vers un théâtre de rue au

sens plein: non pas des pièces de théâtre jouées dans la rue, mais des manifestations (peut-on encore parler de pièces?) ayant la rue pour théâtre. Des événements bruts, des opérations coup-de-poing, réponses immédiates, farouches, généreuses, à ce qui est perçu comme des agressions. À l'occasion, Gatti tente encore de s'enfermer entre les quatre murs d'un lieu théâtral, mais visiblement, il y étouffe, même si son audience est toujours très large dans les Maisons de la culture de la décentralisation. Retenons de cette période *la Naissance*, *Chant public devant deux chaises électriques* et *V comme Vietnam*. Pour cette dernière pièce, écrite en vingt-cinq jours et jouée en vingt autres, les attaques fascistes aux gaz lacrymogènes et aux lames de rasoir, à l'intérieur du théâtre, étaient le lot quotidien des acteurs. Constamment à la recherche de comédiens militants, politiquement prêts à assumer un combat de longue haleine, Gatti, qui signe généralement ses propres mises en scène, se tournera naturellement vers des militants qui ne seront qu'accessoirement comédiens. À l'étroit dans les formes dramaturgiques conventionnelles — même revues et corrigées par le nouveau théâtre —, il explore l'écriture collective et cherche de nouveaux lieux, au moment où, par ailleurs, les lieux traditionnels se ferment devant lui. Sa *Passion du Général Franco* est interdite en 1969: qu'à cela ne tienne, il crée la même année *l'Interdiction de la Passion du Général Franco* et, en 1976, *Passion du Général Franco par les émigrés eux-mêmes*.

Son théâtre éclate. Il recourt aux foules, aux marionnettes géantes, aux lieux multiples. Non pas à la manière du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, car il refuse la magie des éclairages et des couleurs séductrices. Chez lui, le professionnalisme fait place au bricolage et l'esthétisme, à la démesure du réel. *La Colonne Durutti*, sur la guerre civile espagnole, est jouée dans une usine désaffectée. Ses comédiens sont les ouvriers. Il n'y a plus de spectateurs. L'appui des syndicats, des collectivités,



Armand Gatti. « Plutôt que d'attendre Godot, aller à sa rencontre: changer le monde ». Photo: René Jacques.

est impératif, de même qu'il devient indispensable de maintenir les autorités dans l'ignorance la plus parfaite du cheval de Troie qu'elles accueillent dans leurs murs. Tantôt une école, tantôt la ville de Saint-Nazaire ou la banlieue de Lyon, tantôt le Brabant wallon ou Toulouse, se trouvent en état de siège lorsqu'un événement-Gatti s'abat sur la région. « Expérience-spectacle de huit mois (sans spectateur) », la manifestation dans le Brabant wallon, en Belgique, a mobilisé 3 000 personnes en une colonne motorisée qui a envahi les routes et les places publiques. Il y a, avoue Gatti, un aspect « combat d'arrière-garde » à ces entreprises spectaculaires de prise de conscience collective. Mais qu'y peut-il? Dinosauré de mai 68, mi-don Quichotte anarchiste, mi-baladin, Gatti cherche le moyen de dialoguer avec les événements de notre temps. Interdit de parole dans plusieurs pays, il erre avec sa « Tribu » (c'est ainsi que se nomme ce que l'on ne peut appeler une troupe) de manifestants-comédiens, toujours prêts à répondre par la poésie à la bastonnade, véritables contrebandiers du théâtre officiel, entraînant par la force du verbe un public-acteur debout, au coude à coude, au coeur même de l'action.

Et à la tête de cette « chose » parfois gigantesque, un poète public, un animateur, pourrait-on dire, si Gatti n'était pas allergique à ce terme qui en France est synonyme de rond-de-cuir subventionné, un *agitateur* en tout cas, mais au coeur tendre. En 1982, le gouvernement socialiste a enfin trouvé comment nommer ces manifestations qu'il subventionne aujourd'hui: ce sont des « missions de sensibilisation théâtrale ». Voilà Gatti et sa Tribu étiquetés. Et le théâtre, sauf.¹

micHEL VAIS

1. Les numéros III, X et XXIV-XXV de *Travail théâtral* renferment des dossiers importants sur l'oeuvre d'Armand Gatti.